

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

Nos 7-9

JUILLET-SEPTEMBRE 1939

Revue anthropologique

FONDÉE PAR ABEL HOVELACQUE

PUBLIÉE PAR LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE
DE PARIS

ORGANE DE L'INSTITUT INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

D^r H. BRIAND, *Directeur*



EXTRAIT

LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY

J. THIÉBAUD, Succ^r

62, RUE DES ÉCOLES, PARIS-V^e



2(679)(04)
AN



CAMARA MUNICIPAL DO PÔRTO

Gabinete de História da Cidade

TRANSFERENCIA AUTORIZADA

POR DESPACHO DE 26 / 5 / 82



Barcelone Perm.

MISSION ANTHROPOLOGIQUE DE MOZAMBIQUE ⁽¹⁾

Par J. R. dos SANTOS JUNIOR,

Membre titulaire de l'I. I. A., chargé de cours à l'Université de Porto,
Chef de la Mission Anthropologique de Mozambique.
Boursier de l'I. A. C.

Au commencement de 1936, M. le D^r Francisco Vieira Machado, Ministre des Colonies du Portugal, a créé la Mission Anthropologique de Mozambique, idée qui lui avait été proposée par l'Institut pour la Haute Culture et par la Junta des Missions Géographiques et des Recherches Coloniales.

Les trois Universités portugaises se sont partagé la besogne dans le vaste champ de ces recherches.

A la Faculté des Sciences de l'Université de Coimbra sont échues, en partage, les études botaniques. Le savant professeur Carrisso a fait des études en Angola et, l'année dernière, il est mort dans le désert de Mossamedes où il travaillait, dirigeant la Mission botanique d'Angola. La recherche scientifique coloniale portugaise a ses héros et ses martyrs. Je rappelle aussi le nom de l'anthropologiste Aurelio da Costa Ferreira, mort à Mozambique.

La Faculté des Sciences de l'Université de Lisbonne s'est chargée de la Zoologie.

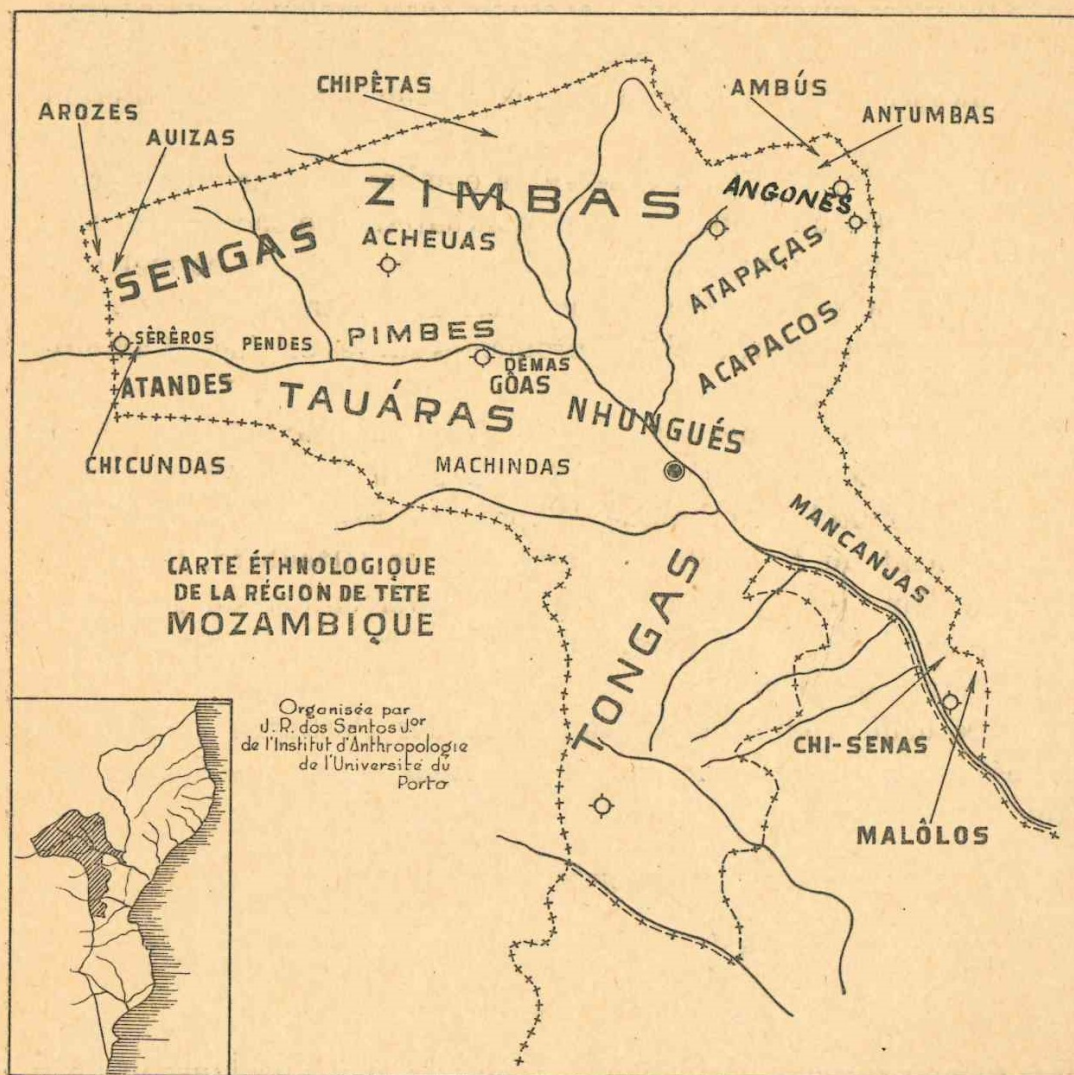
La Faculté des Sciences de l'Université de Porto a pris à sa charge les études anthropologiques.

Mon cher Maître, le professeur Mendes Corrêa, à qui l'on doit, en grande partie, la création de la Mission Anthropologique de Mozambique, créateur enthousiaste de l'Ecole anthropologique qui a comme centre d'études l'Institut d'Anthropologie de l'Université de Porto, a été invité à se rendre en Afrique.

1. Résumé d'une conférence à l'Institut International d'Anthropologie
le 9 novembre 1938. ➤

Mais à son et notre regret, il n'a pas pu accepter. Personne ne pouvait, mieux que lui, réaliser, et avec le plus grand profit, les études en question.

Comme le professeur Mendes Corrêa ne pouvait pas aller en Afrique, on l'a prié de nommer la personne qui pourrait le remplacer. Mon Maître m'a fait l'honneur de me désigner.



En 1936, de juillet à décembre, j'ai fait mon premier voyage en Afrique du Sud et Mozambique. Le rapport de ce voyage a déjà été publié (Santos Junior, *Relatorio da Missão Antropológica de Moçambique*, in « *Trabalhos da Sociedade Portuguesa de Anthropologia* », vol. VIII, Porto, 1938).

En août 1937, je suis allé de nouveau, pour une deuxième campagne, continuer, dans la Haute-Zambézie portugaise, les recherches

d'ordre anthropologique, archéologique et ethnographique que, avec un certain succès, j'avais commencées l'année dernière.

Voyons tout d'abord ce que la Mission a pu faire dans le champ de :

ANTHROPOLOGIE

J'ai commencé mes études sur 120 hommes et 46 femmes Nhungués qui se trouvent autour de Tete. J'ai étudié aussi quelques autres tribus, Sengas, Sereros, Chicundas, Atandas, Tauáras, Dêmas et Antumbas, ayant mesuré environ 30 individus de chacun de ces groupes ethniques.

Sur chaque individu, j'ai observé de nombreux caractères descriptifs et enregistré un grand nombre de mesures. Je dispose d'une série de 295 observations masculines et 87 féminines, qui me permettront, outre l'étude aussi complète que possible des Nhungués, de résoudre, ou au moins d'éclaircir, quelques problèmes sur les origines et affinités des tribus citées.

J'ai étudié les groupes sanguins des Nhungués, ayant fait 445 déterminations, nombre déjà suffisant pour permettre de tirer des conclusions d'hématologie ethnique. D'après mes résultats, les Nhungués appartiennent au type afro-sud-asiatique de Ottenberg, $O > A > B$, bien que l'on doive remarquer un haut pourcentage du groupe O. L'indice biochimique de Hirschfeld est inférieur à 1, comme il est propre aux races nègres.

J'ai recueilli auprès des autorités et des Portugais résidant en Zambézie depuis longtemps, des renseignements sur de nombreuses tribus.

ARCHÉOLOGIE.

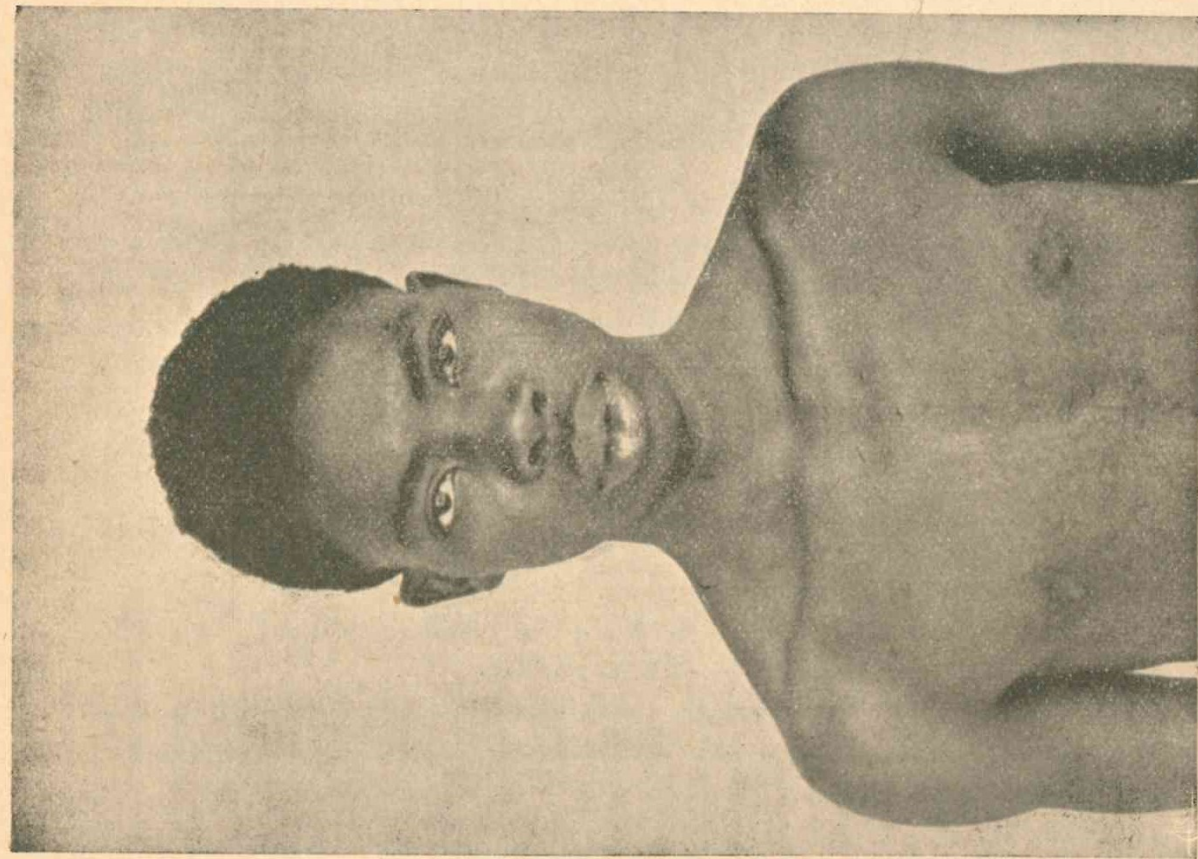
Age de la pierre à Mozambique.

Les régions de l'Est africain, de l'Union sud-africaine et de la Rhodésie se sont révélées extrêmement riches en pièces lithiques de l'âge de la pierre.

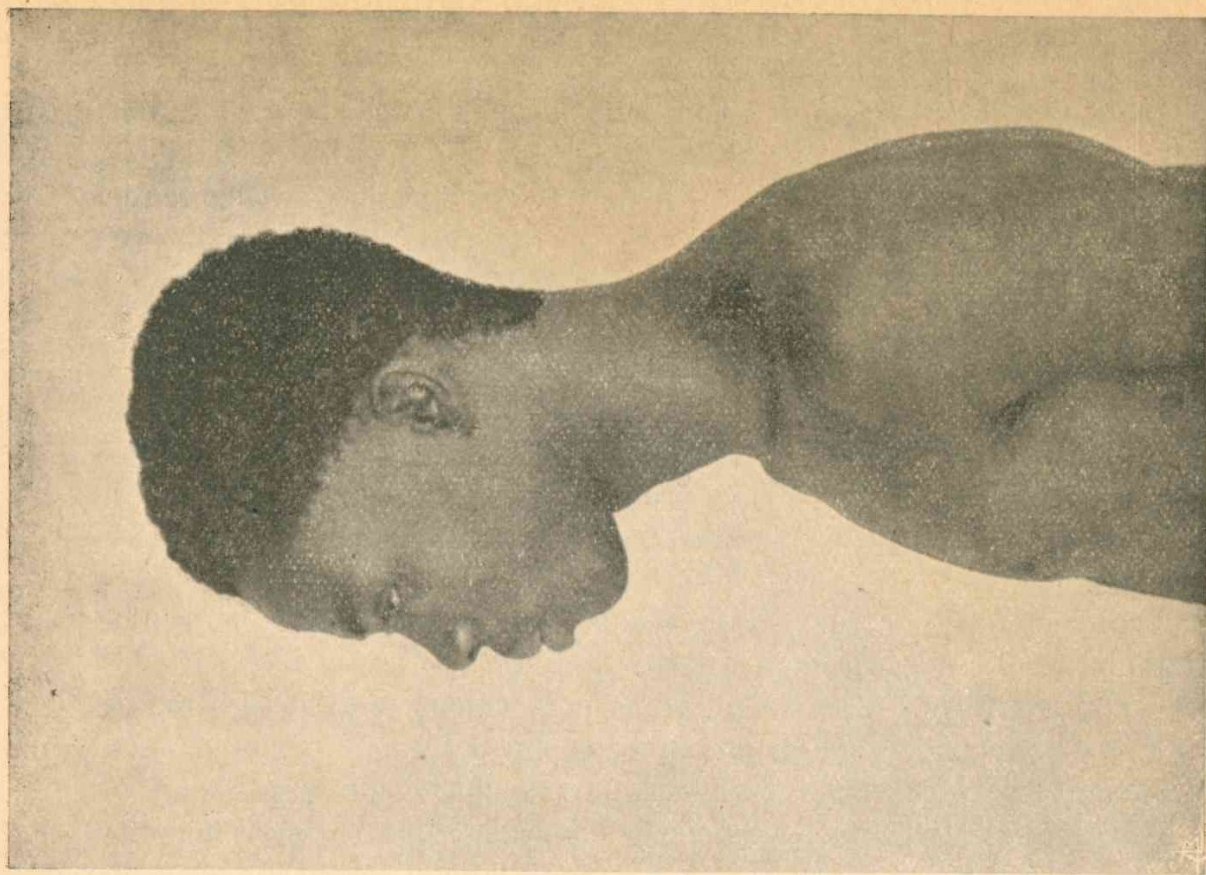
On connaissait très peu la préhistoire de Mozambique.

Les instruments lithiques connus qui en provenaient, consistaient en deux quartzites trouvés au bord du fleuve Buzi, étudiés en 1913 par l'éminent professeur Leite de Vasconcelos, et des silex grossièrement taillés qui ont été trouvés par E. J. Wayland à la surface du gravier du fleuve Monapo.

Je connaissais une autre référence à la préhistoire de Mozambique.



Nhangüé, vu de face.



Le même, de profil.

Elle a été faite par le professeur Americo Pires de Lima, directeur de la Faculté des Sciences de l'Université de Porto, qui, dans un de ses travaux ethnographiques sur le nord de Mozambique, présente l'hypothèse que les amas de coquilles qu'il a vus à Palma, parfois à une grande distance des hameaux actuels, sont certainement des Kjoekenmoeddings préhistoriques d'une certaine antiquité.

Et c'était tout.

Sur les rives du fleuve Zambèze, j'ai trouvé quelques stations paléolithiques où j'ai eu l'occasion de recueillir plusieurs centaines de pièces. Les stations principales sont les suivantes :

Sanadala ou *M'Sanandala* est un nom qui désigne une crête que la route de Tete à Chicôa suit tout au long, sur une étendue de 3 km. à peu près.

La Sanandala se trouve auprès de la montagne Chissua et à une distance de 30 km. environ de Chicôa.

J'ai trouvé fortuitement un gracieux racloir en silex rougeâtre. La forme oblongue, l'éclatement au bout, lui accordent la désignation exacte de : *thumb nail scraper* des archéologues sud-africains. Cette trouvaille initiale m'a fait chercher davantage à la surface pleine de gravier, de chaque côté de la route. J'ai recueilli beaucoup d'éclats en silex plus ou moins retouchés ; quelques pointes en quartz hyalin, une grande quantité de pièces en silex rudement taillées sur les deux faces, plus ou moins pointues, que nous pouvons classer comme grossiers coups de poing ; d'autres pièces plus ou moins arrondies, taillées sur une face seulement sont d'excellents racloirs. Ces dernières sont les pièces prédominantes.

Nous pouvons rapprocher la Sanandala de la culture de Still Bay, bien qu'elle en diffère par plusieurs caractères. Nous pouvons affirmer avec une certitude absolue que la station de Sanandala appartient au *Middle Stone Age Complex of South Africa*, bien qu'il soit difficile, en connaissant seulement la typologie, d'établir avec certitude sa classification au Mossel-bay, Pietersburg ou Still Bay.

Indjuze ou *Mundjuze* se trouve au bord de la route qui va de Chicôa au Fingoé, à 2 km. au delà de la route de Chipéra.

J'ai recueilli, à la surface, des racloirs, des pointes de flèches et de lances et des burins. Il y a des pièces en silex, en quartzite et en quartz.

La diversité du matériel employé dans la fabrication des instruments leur donne des aspects bien différents.

Quelques pièces sont taillées à grands éclats, restant ainsi rudes. D'autres, et surtout une pointe de flèche en quartz hyalin, sont soigneusement retouchées.

Il y a des pointes de flèche de base horizontale. J'en ai trouvé une qui présente, à sa base, une ébauche de sommet d'emmanchement.

Il y a des racloirs en disque, avec éclatement continu sur tout le bord, d'autres seulement taillés à la pointe (*end scrapers*), d'autres seulement d'un côté (*side scrapers*).

Sa variété typologique, la seule donnée générale que nous enregistrons sur cette station de surface, rend difficile une classification précise. Nous pouvons cependant assurer que nous sommes en présence d'une nouvelle station appartenant à la Middle Stone Age sud-africaine, de même que la Sanandala, bien que celle-ci, par sa typologie, puisse être considérée d'un degré évolutif supérieur.

Chitavi : la plus intéressante de mes trouvailles archéologiques a été sûrement celle du Chitavi, au flanc de la route du Zumbo, juste à l'endroit d'où sort la route qui conduit à Carinde.

C'est aussi une station de surface. Sur plusieurs tertres pleins de gravier, parsemés sur le terrain, j'ai trouvé quelques coups de poing du type chelléen faits en quartzite et bien patinés.

A côté d'instruments caractéristiques du type chelléen et acheuléen (*pear-shaped*) aussi bien que de nombreux racloirs, il y a une grande quantité de pièces frustes qui forment une vaste transition entre les cailloux de simple utilisation (éolithes) et les irréfutables coups de poing. A côté d'instruments bien patinés avec arêtes usées, il y a des pièces aux arêtes vives.

Il y a encore quelques cailloux roulés en quartzite éclatés seulement sur un des côtés. Les pièces résultantes rappellent l'asturien européen et l'industrie africaine de Kafou (Ouganda).

Cependant, les pièces les plus caractéristiques sont les coups de poing, ce qui me permet de dater avec sûreté la station de Chitavi. Nous sommes en présence d'une station paléolithique du type de la culture de Stellenbosch.

Nhancuaze : c'est un endroit qui se trouve à environ 20 km. de Zumbo, sur la route qui vient de Chicôa. Il y a des clairières où le terrain est littéralement couvert de pierres ayant précisément le même aspect que le gravier décrit à propos de Chitavi.

Une rapide recherche, car nous disposions de peu de temps, m'a permis de trouver quelques galets taillés sur environ la moitié du bord et seulement sur une face. Cette typologie rappelle l'industrie européenne de l'asturien, quoique les instruments de Nhancuaze soient de petites haches et non des pics.

Il s'agit d'une station du type de Kafou, où cependant l'industrie

kafouenne est déjà soignée, certainement du quatrième étage, qui a été nommé par Wayland « developed Kafuan ».

Il y a aussi quelques galets taillés qui peuvent être déjà considérés comme appartenant à l'industrie oldwayenne.

PEINTURES RUPESTRES.

Une des branches les plus attirantes de la pré-histoire sud-africaine est celle de l'art.

Le territoire de l'Union sud-africaine et de la Rhodésie a fourni une grande quantité de stations d'art rupestre.

A Mozambique, on connaissait seulement les peintures rupestres du Chifumbazi, de la Macanga (Tete).

J'ai étudié ces peintures. L'endroit est formé par un grand bloc de quartzite coupé de bas en haut par des marches taillées dans le rocher et faisant saillie les unes sur les autres. A la surface inférieure et sur une extension horizontale de 10 m. se trouvent les peintures. Elles sont toutes de type schématique et leurs couleurs sont rouge clair, rouge brique (couleur dominante), rouge lie de vin, rouge orangé et blanc. Les signes pectiformes qui sont les plus nombreux sont remarquables. On trouve d'autres signes tels que scaliformes, bandes parallèles et taches rouges plus ou moins couvertes de petits cercles blancs.

Les peintures se présentent irrégulièrement, s'accordant plutôt avec la distribution des surfaces planes qu'avec un arrangement préconçu. Il y a des signes tout à fait à la base du rocher. Le plus haut se trouve à 4 m. du sol. Il existe quelques superpositions.

Quelques signes sont effacés. Même après avoir arrosé les peintures, il est difficile de marquer les limites précises pour beaucoup de signes.

Si la station rupestre du Chifumbazi n'est pas vraiment une exception, elle n'est pas cependant du type le plus fréquent dans le sud d'Afrique.

En 1936, j'ai su que dans la montagne de Chicolone, à près de 30 km. du Chifumbazi, il y avait d'autres peintures faites sur un rocher.

En 1936 je n'ai pu y aller. En 1937 je suis retourné au Chifumbazi. J'y ai cherché des porteurs nègres, mais aucun d'eux ne me donnait des renseignements précis sur l'emplacement de ces peintures.

Après plusieurs péripéties, j'ai trouvé les peintures qui sont un vrai chef-d'œuvre de l'art rupestre. Celles-ci sont les peintures que le professeur Dart, suivant des indications fournies par Lechter, a présentées comme étant du Chifumbazi, dans un article dans le *South African Journal of Science*.



Abri à peintures du Chifumbazi.

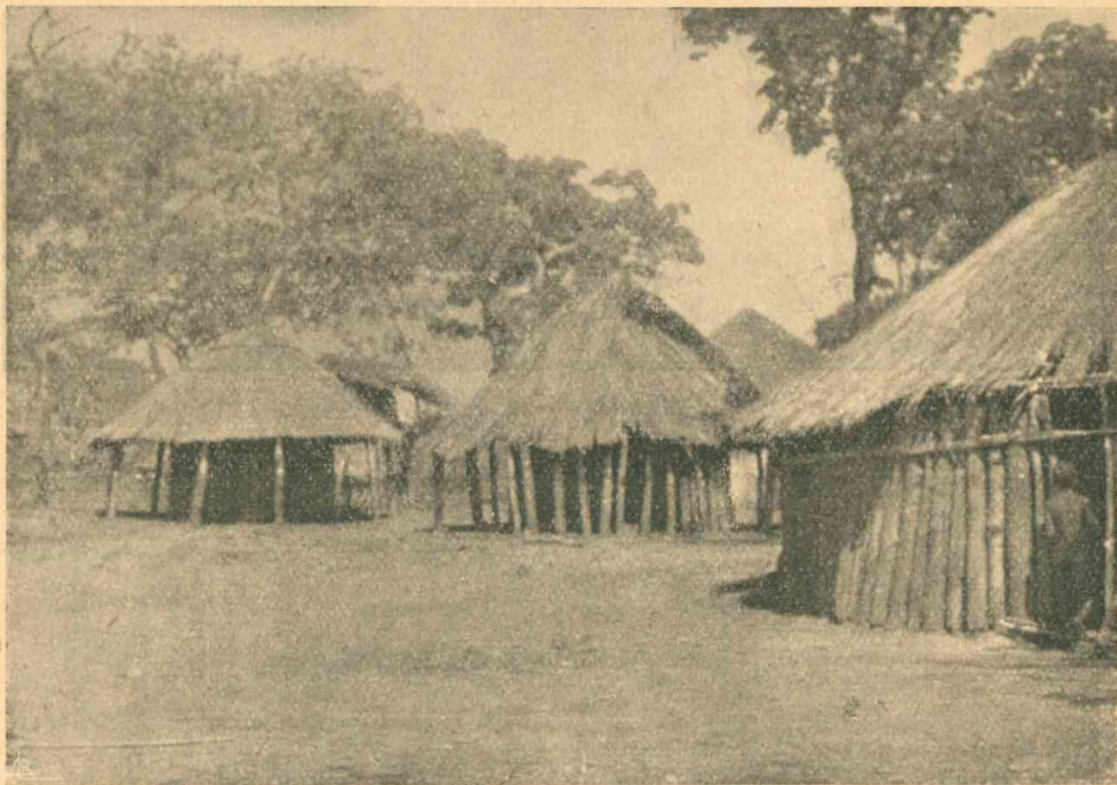


Signe pectiforme en rouge de l'abri du Chifumbazi.
Quelques traits sont tachetés de blanc.

Les peintures de Chicolone sont faites sur la vaste surface lisse d'un grand rocher granitique, connu parmi les indigènes sous le nom de *Muala Ulemba*, qui à la lettre veut dire : *pierre écrite*.

Ces peintures ont été découvertes par Wiese en 1907. Les signes y sont nombreux ; il y en a plus de deux centaines, tous peints en rouge de différents tons. Il y a encore, à la partie inférieure, une grande quantité de signes que l'on distingue mal.

Dans l'ensemble se détachent deux grandes échelles placées hori-



Paillotes de Coeva (Chifumbazi).

zontalement. Il y a beaucoup d'impressions de mains ouvertes, j'en ai compté plus de 30. Il y a beaucoup de signes en carreaux, cercles concentriques, séries de bandes parallèles, pectiformes, séries de points, et d'autres encore plus ou moins complexes. En haut, il s'en trouve un qui a un je ne sais quoi d'anthropomorphe.

A la base du rocher existait une fosse profonde de 3 à 4 m., qui a été faite par Wiese. Du marchepied fait de troncs d'arbres avec lesquels j'ai couvert la fosse, jusqu'au signe le plus haut, j'ai mesuré 6,80 m.

J'ai travaillé installé sur une échelle de 16 degrés qui a été rapidement faite par les nègres, en liant fortement les échelons au moyen

de la fibre nommée *luzi* de l'écorce de l'arbre connu sous le nom de *mombo*, à deux troncs dressés verticalement.

Auprès de *Muala Ulemba* j'ai vu un autre monolithe de granit aussi, sur lequel existe, à près de 15 m. du terrain, une fissure, formant à cet endroit une cavité, où j'ai trouvé des peintures. J'ai résolu d'observer directement ces peintures qui reproduisent, en rouge, la silhouette d'un élan et la tête et le cou d'un girafidien.

J'étudiais ces peintures à l'intérieur de la petite grotte où les nègres m'avaient descendu au moyen d'une grosse corde faite de *luzi*, quand une attaque inattendue et très violente d'un essaim d'abeilles silvestres a dispersé rapidement les nègres et m'a obligé à essayer un passage difficile pour éviter l'agression des abeilles ; en passant sur un escarpement, mon pied a glissé et je suis tombé d'une grande hauteur.

J'ai été fort éprouvé par ma chute, ayant souffert la luxation du pied gauche par suite de la fracture de l'astragale.

De la *Muala Ulemba* au Chifumbazi, où j'avais laissé mon camion, les nègres me transportèrent dans une espèce de hamac (palanquin). Une fois arrivés là, et comme l'état de commotion cérébrale continuait, j'ai été transporté immédiatement à Vila Mousinho, distante de 275 km. Là, les premiers soins me furent donnés par mon cher collègue le Dr Costa Campos qui m'a traité avec toute sa haute capacité et tout son dévouement. Une intervention chirurgicale était urgente ; on a tout de suite réclamé un avion par télégramme à M. le Gouverneur général de Mozambique, pour me transporter à l'hôpital de Lourenço Marques. J'ai dû faire encore 175 km. pour arriver au champ d'aviation du Furuncungo où j'ai pris l'avion. Mon accident a eu lieu le 5 novembre et ce n'est que quatre jours plus tard, le 9, que je fus opéré d'astragalectomie par mon distingué confrère, le Dr Vasco Palmeirim, directeur des Services de Santé de la Colonie de Mozambique.

Après être resté 51 jours à l'hôpital, j'ai pris le bateau le 30 décembre 1937, pour revenir en Portugal.

ETHNOGRAPHIE.

J'ai eu l'occasion de recueillir un grand nombre de notes d'intérêt ethnographique. C'est un champ très vaste où les missionnaires et les fonctionnaires ont déjà beaucoup travaillé, mais où il y a encore une grande moisson à faire.

J'ai fait de nombreux dessins et plus d'un millier de photos. J'ai étudié les différents types d'habitations (paillotes), les pièces d'usage

courant qu'on y trouve. J'ai acquis pour le Musée de l'Institut d'Anthropologie de l'Université de Porto, quelques instruments de musique et des armes. D'autres pièces m'ont été offertes par quelques administrateurs.

J'ai profité de toutes les occasions pour me renseigner auprès des Portugais résidant dans la région depuis longtemps, sur les mœurs des indigènes, sur leurs rites pendant les fêtes de la naissance, de la puberté, du mariage et des cérémonies funèbres. J'ai assisté à quelques danses (batuques) que j'ai photographiées et filmées. J'ai acheté des objets de parure, tels que colliers, bagues et bracelets. Les tatouages, d'un usage excessivement répandu dans presque toutes les tribus de la zambézie portugaise, m'ont particulièrement intéressé. Parmi les industries indigènes, j'ai pu étudier, tout spécialement, celle de la poterie ; j'ai rapporté pour le Musée de mon Université, un certain nombre de vases, moulés sans le secours de la roue du potier, inconnue de ces nègres ; quelques-uns sont décorés de motifs obtenus par incision et vraiment très curieux.

Les remèdes des Cafres et les pratiques de sorcellerie constituent un chapitre que l'on doit étudier soigneusement.

Il y avait, par hasard, à la prison de Tete un *nhabézi*, c'est-à-dire un médecin indigène, avec lequel j'ai causé longuement. J'ai pu rapporter au Musée toute la série de remèdes variés et compliqués qui lui avaient été pris, ainsi que les instruments de son métier.

J'ai visité quelques *muzimbos* ou *muzimos* ou encore *m'zimos*, lieux sacrés où les indigènes vont évoquer les âmes de leurs ancêtres.

Près de Tete, à côté de la route de Salisbury, en un endroit appelé *Mussêquère*, il y a un de ces *m'zimos*. C'est un arbre sacré au pied duquel on dépose des offrandes, des pots avec de la nourriture ou avec du *pombe* (bière de maïs). A côté d'un grand arbre nommé *m'tondo*, il y en a un autre plus petit, épineux, appelé *pabulo* et en forme de tonnelle. Les nègres n'ont pas pu, ou n'ont pas voulu, me dire lequel des deux était l'arbre sacré.

Sur l'autre rive du Zambèze, en face de Tete, se trouve le *Matundo*. On y voit de grands rochers que les indigènes appellent *Chemoala chacotira m'zimo*, c'est-à-dire : *pierre pour les offrandes au m'zimo*. Au pied du rocher, il y avait de nombreux pots d'argile de toutes les dimensions.

Tout près de Tete, dans la montagne de *Caroeira* il y a un autre *m'zimo* d'une importance spéciale, c'est un *grand m'zimo*. Partout où l'on rencontre ces grands *m'zimos*, ils sont désignés sous le nom de *D'zimbagué*.

Il est curieux de remarquer une similitude phonétique entre *Dzimbagué* et *Zimbaué* ou *Zimbabué*, noms par lesquels on désigne certaines enceintes archaïques entourées de murailles, dont la plus connue se trouve près de Fort Victoria, dans la Rhodésie du Sud.

Le *dzimbagué* de la Caroeira se trouve au pied de la montagne, à l'endroit où la roche affleure en énormes blocs. C'est à ce *dzimbagué* même que les anciens et les sorciers parlent à leurs morts.

S'ils sont sous le poids d'une calamité, comme par exemple la sécheresse, ils viennent ici et l'on peut voir ainsi des centaines de nègres de *Inhaterêze*, de *Cuiro*, *Pótepóte*, *Chimadze* et d'autres villages des alentours de Tete. Ils restent parfois deux semaines. Ils mangent copieusement, boivent du *pombe* en abondance et organisent des *batuques* pendant lesquels tout le monde danse, jeunes, vieux, femmes et enfants.

Seuls, les sorciers et les vieillards s'approchent de la pierre et chacun d'eux invoque ses morts ou l'âme des régules morts même depuis plus de 30 ou 40 ans. Les assistants battent des mains en cadence et entonnent en chœur les réponses.

Chaque jour, sur la terre qui entoure la pierre sacrée, ils déposent de la *chima* (pâte faite de *ufa*, farine de maïs ou de *mapira*), du riz, du poisson ou de la viande. Ils doivent offrir aux *m'zimos* un peu de tout ce qu'ils mangent. Ils arrosent abondamment le sol avec du *pombe*, pensant ainsi apaiser la soif de leurs *m'zimos* et faire tomber plus vite la pluie désirée. Ils ne partent que lorsque la pluie tombe.

Avant leur départ, ils brisent tous les pots. Ils ne peuvent emporter chez eux rien de ce qu'ils ont apporté ; ainsi tous les restes de farine, de riz, de viande, de poisson, sont déposés près de la pierre sacrée.

La *muala ulemba*, rocher de la montagne de Chicolone où sont les peintures que j'étudiais au moment où j'ai eu l'accident qui a failli me tuer, est aussi un *m'zimo* de grande importance.

Je vais vous traduire quelques passages très intéressants d'une lettre que j'ai reçue de Mr. Luis dos Santos, chef de la Police du bourg de Tete, qui fut pour moi un excellent collaborateur :

« Vous m'avez dit au champ d'aviation (nous avons dû atterrir à Tete quand l'avion me transportait à l'hôpital de Lourenço Marques) que vous avez marché pendant deux jours cherchant les peintures et qu'il n'y avait pas moyen de les trouver ; Carlos (le cuisinier nègre que j'avais emmené de Tete) m'a expliqué le fait de la façon suivante : toute la caravane, excepté lui, vous et Vieira (blanc me servant de guide et d'interprète), savait où se trouvaient les peintures, mais ce lieu était considéré par les nègres comme sacré (c'était un de ces

muzimbos) et aucun blanc ne pouvait y aller, ni même les nègres ne pouvaient s'en approcher.

Carlos m'a dit que pendant la dernière nuit des recherches, Vieira est allé auprès des nègres et, en particulier, leur a dit qu'ils devaient indiquer l'endroit où se trouvait le rocher des peintures, parce que vous étiez très persévérant et que, fussiez-vous chercher une année entière, vous arriveriez sûrement à les trouver.

Alors un *fumo* ou *inhacuaua* (chef de village) qui faisait partie de la caravane, se décida à indiquer le site du rocher, mais en ajoutant que ce *Muzimbo* était de telle importance que vous alliez mourir là ainsi que tous les nègres qui s'en approcheraient.

Après l'accident, ils se sont même refusés à vous emporter de là, disant entre eux que s'ils vous touchaient, ils mourraient. Il paraît que Carlos a dû les obliger à vous transporter. Ils disaient aussi que les abeilles se trouvaient là pour garder l'endroit et pour empêcher quiconque de s'en approcher. »

En face de cela, on peut logiquement conclure qu'il doit exister dans cette région de la Zambézie d'autres abris ou grottes avec des peintures rupestres dont les nègres ne donnent aucun renseignement sous l'influence de la terreur superstitieuse que ces lieux leur inspirent.

Je possède encore de multiples notes ethnographiques sur les indigènes de la Zambézie et j'espère faire un rapport minutieux concernant certains us et coutumes et quelques pratiques rituelles de ces indigènes.

* * *

Tous les Portugais font preuve du plus grand intérêt pour tout ce qui touche à leurs colonies.

Tout ce qui est portugais, à la surface de la terre, vit avec une telle intensité dans notre cœur que chacun de nous est pénétré par la grandeur magnifique de l'Œuvre, majestueuse et immense, réalisée par l'effort et le courage lusitanien.

Nos ancêtres, soldats avides de gloire et au cœur viril, soumis aux conditions de notre situation géographique et politique, créèrent un Empire.

D'autres Portugais les ont suivis, missionnaires, agriculteurs, marchands, qui ont consolidé cet Empire grâce à une évangélisation toute chrétienne, à un effort persévérant de chaque jour, et en sachant profiter intelligemment de toutes les richesses.

Le sentiment inné de colonisation dont nous avons le droit d'être

fiers, le prodigieux effort de ténacité, de courage et de discipline développé par nos ancêtres, ne se sont pas inspirés dans un esprit de conquête et nationalisme agressif, mais dans un patriotisme solidaire avec des idéaux élevés de foi et de fraternité humaine.

Ecole de héros, légion d'apôtres, champ de labeur opiniâtre, l'Empire fut bâti courageusement, dans une attitude d'abnégation et de désintéressement absolu et d'amour fraternel envers toutes les races.

Veillez bien m'excuser, Mesdames et Messieurs, d'avoir insisté si chaleureusement sur le rôle de ma Patrie dans l'origine et le développement de la civilisation moderne, mais je suis sûr que l'auditoire distingué qui m'a fait l'honneur de m'écouter, partage avec noblesse les sentiments d'admiration pour toutes les œuvres civilisatrices et utiles à l'humanité. C'est l'attitude généreuse de cette grande nation qui est la France, toujours ouverte aux sentiments plus purs d'universalité, justement fière du rôle que, de sa part, elle vient jouant dans la création et le rayonnement de valeurs humaines et immortelles.

C. M. B.
BIBLIOTHECA



biblioteca
municipal
barcelos



11380

Mission anthropologique de
Mozambique